

Les guerres amazoniennes

Vincent HIRTZEL

DISCUSSION

Christophe Darmangeat : À propos des Tupi, un point me tracasse un peu. C'est le contraste entre l'ampleur des opérations – on lit qu'ils partent à plusieurs milliers pour brûler des villages entiers – et le fait que les prisonniers soient ramenés, semble-t-il, au compte-goutte. Si le but avait été de fournir ces prisonniers en continu et à tout le monde, on s'attend à ce qu'ils aient été plusieurs en même temps dans les villages. Et chaque fois qu'on lit sur ce point, on a l'impression qu'ils en détiennent un seul à la fois jusqu'à ce qu'ils finissent par le tuer. Peut-être suis-je passé à côté de quelque chose ? Et sinon, P. Lemonnier aura peut-être des lumières sur ce point, mais la pratique tout à fait étrange consistant à aller tuer des gens pour s'approprier leur nom parce que c'est important se retrouve sur la côte sud de Nouvelle-Guinée. Là, ce n'est pas spécialement pour en faire cadeau à des gens, c'est pour les initiations, mais cela ressemble un peu. Je ne sais pas si on peut dire que les mêmes causes produisent les mêmes effets, mais, en tout cas, ce n'est pas une exception. Et, face à toute cette nébuleuse qui tourne autour de la chasse aux têtes, le matérialiste qui ne dort en moi que d'un œil (et encore) aurait tendance à voir le fait que dans des sociétés où il n'y a pas de croissance, et qui se reproduisent globalement à l'identique, on rencontre divers fantasmes autour de l'idée que si on veut que la vie se développe chez soi, il faut d'une façon ou d'une autre en prélever ailleurs, au bon endroit, et en s'y prenant de la bonne façon, en procédant aux traitements appropriés, afin que cela bénéficie à son groupe. Il me semble que dans la chasse aux têtes et ce qui s'y rapporte, c'est cela le fil rouge – que chacun décline ensuite un peu à sa sauce. Et cela prend y compris la forme étonnante consistant à penser que ce qui est très important, c'est d'aller chercher des noms. Pour nous, c'est un peu sidérant, mais pour ceux qui le font, c'est tout à fait cohérent.

Pierre Lemonnier : Sur les Marind-Anim, il existe un livre de 1 000 pages, qui s'appelle *Dema*. En fait, ce qu'on s'approprie, ce n'est pas réellement le nom, ce sont les dernières paroles prononcées. On arrivait avec une arme dont j'ai oublié le nom, on tapait sur le crâne de l'adversaire et on lui coupait la tête. Ainsi, beaucoup de gens s'appelaient : « Aaarghrrr ! » ou quelque chose comme cela – c'est ce que raconte J. van Baal qui, par ailleurs, ne plaisante pas vraiment. Donc cela, c'était le fait d'aller prendre des noms. L'information est perdue, mais quand B. Blackwood, une dame du Pitt Rivers Museum, se pose en 1936 au cœur de la Nouvelle-Guinée en biplan biplace, position avant (vous vous rendez compte de ce que c'est ?), elle raconte cela : « On est partis, on lui a coupé les bras et les jambes, et puis la tête. » On lui coupe la tête pour manger les yeux, la langue et le cerveau ! D'autres gens qui mangent le cerveau, ce sont les Fore. Ils sont connus : ce sont eux qui avaient la maladie de Kreutzfeld-Jacob, qui apparaît autour de 1 pour un million sans que l'on sache pourquoi, et qui est apparentée à la maladie de la vache folle. En 1957, il y a eu le dernier festin cannibale. On sait très bien aujourd'hui pourquoi les Fore – plus exactement, les femmes et les petits garçons – mangeaient leurs propres morts : c'était une forme d'amour absolu. C'était les mettre en soi, comme les terrifiants *ombo* ankave mettent en eux leurs parents maternels. Avoir en vous votre grand-père ou votre grand frère en ayant mangé son cerveau, cela change forcément votre identité. C'est cela qui est épouvantable : ce sont les maladies à prion et à virus lents. Il y a à l'évidence une anthropologie à faire de qui absorbe qui, qui absorbe quoi, comment, etc. Ce qu'écrivent C. Fausto et d'autres à propos de l'Amazonie, je l'avais complètement oublié, c'est absolument inouï dans la transformation ! Quand on pense que cela se transforme de façon logique, on dit « structurale ». Mais parfois on arrive à le montrer,

parfois pas. Chez les Anga, il y a des gens qui buvaient – c’est objectivement dégoûtant – le fluide cadavérique avec une paille, et des choses de ce genre. Mais personne n’a jamais demandé : « Qu’est-ce que cela vous fait ? » Personne ne connaît le registre ontologique, ni en quoi ingérer du fluide cadavérique du voisin transforme ma personne. Manger le foie cru de l’ennemi, ou le bras

droit, oui, cela fait sens, c’est assez facile à comprendre pour les anthropologues à l’ancienne, mais on n’a pas des choses aussi fabuleuses que celles que vient de raconter V. Hirtzel !

<https://doi.org/10.60527/3par-jt95>